



La Vierge Consolatrice

D'après le tableau de Bouguereau.

... ECCE PANIS ANCELORUM ...

Pen  
—A ne  
— Un  
con du  
dré Av  
— Flet  
— Les  
Centen

Se



tient tou  
n'êtes po  
tout amc



Sommaire du Numéro d'Octobre 1902.

Pensée dominante : Seigneur, régné au milieu de vos ennemis.  
 — A nos chers Zélateurs et Abonnés. — *Poésie* : L'hirondelle pieuse.  
 — Une Encyclique de N. S. P. Léon XIII, (*suite et fin*). — La leçon du brin d'herbe. — Les Serviteurs de l'Eucharistie : Saint André Avellin. — Sujet d'adoration : L'Heure Sainte. — *Ave Verum*  
 — Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France. — Bonjour, Bon Dieu.  
 — Les Jurons du Colonel, *suite et fin*. — Un Premier Communiant Centenaire.

~~~~~  
**PENSÉE DOMINANTE**

Pour le Mois d'Octobre 1902.

Seigneur, régné au milieu de vos ennemis.



U'IL s'échappe souvent de mes lèvres ce cri du prophète, Seigneur, et qu'il résume bien l'ardent, l'unique sentiment de mon âme, qui se consume du désir de vous voir béni, aimé et adoré de toutes vos créatures, de vous voir régner en maître sur toutes les intelligences et sur tous les cœurs !

Eh quoi ! Dieu tout-puissant, à vous appartient l'empire sur toutes les nations, et vous n'êtes point obéi ! A vous appartient tout honneur, toute louange et toute gloire, et vous n'êtes point honoré ! A vous, ô charité éternelle, revient tout amour, et vous n'êtes point aimé !

Hélas ! oui, oubliant et votre puissance et votre grandeur et vos bienfaits, les hommes vous refusent leurs hommages, leurs adorations, leur reconnaissance, et ils ne répondent à vos infinies libéralités que par le mépris et le blasphème ! Oubliant tous vos droits, ils vous bannissent de la vie privée, vous excluent du foyer domestique, vous chassent du cœur de tous les hommes comme des temples où vous avez établi votre demeure. O criminelle révolte ! Ne tolérez pas plus longtemps, Seigneur, ces insulteurs de votre nom, ne souffrez pas plus longtemps qu'ils vous outragent et vous disent : Où est votre Dieu ? qui l'a jamais vu ? qui l'a jamais entendu parler ? Montrez-vous, venez confondre vos ennemis, anéantissez-les, faites-les disparaître de la face de la terre !

Mais non, ô Dieu dont la clémence est infinie ! Je ne veux point vous demander de perdre ces hommes trompeurs, mais de mettre un terme à leurs œuvres iniques ; ce n'est point leur nature que je souhaite de voir anéantie ; mais leur langage, leurs ruses artificieuses et leur orgueil.

Changez donc en vrais et zélés adorateurs ces hommes aveugles et endurcis ; terrassez-les comme Saül, convertissez-les comme le centurion qui vous crucifia, afin qu'ils donnent à la terre le spectacle de leur repentir et de leur pénitence.

Votre gloire, Seigneur, y est intéressée et vos enfants fidèles vous en prient : ramenez à vous ces égarés, convertissez les pécheurs, touchez ces cœurs plus durs que la pierre, auxquels vos inexprimables souffrances, n'ont pu arracher ni un soupir, ni une larme ; éclairez ces aveugles qui s'obstinent à vous dire : *Non serviam !* Je n'adorerai point, je n'aimerai point, je ne servirai point, et qui travaillent à faire disparaître votre nom de la terre !

Ayez égard, ô mon Dieu, à mon indigne, à mon ardente supplication ! Vous le voyez, je suis dévorée du zèle de votre maison, et les injures qui vous atteignent retombent sur mon cœur. Châtiez-les donc, mais que ce soit pour les sauver ; blessez-les, mais que ce soit pour les guérir.

Venez, Seigneur, régner au milieu de vos ennemis ! Que ce cri, qui sort du cœur de vos fidèles, soit répété par tous les hommes ! Que tout mortel chante vos louanges ! Ah ! désormais, Seigneur, méprisant toute joie que

n'est  
toute  
touché  
esprit  
tifié,  
jusqu  
s'acc  
cieux



A

L<sup>E</sup>  
d'

mois,  
souscri  
tinuer  
ses mu  
ons les  
vouloir

A no  
loir bien  
d'octob  
ont ent

A tou  
cette pie  
gagnant

Quico  
nemen  
ciens, r  
de près

Quico  
veaux r  
un collie  
médaille  
de ces m

Il est e  
nements,  
l'abonner

n'est pas celle de vous voir honoré et glorifié, oubliant toute préoccupation qui m'est propre, tout intérêt qui ne touche pas à vos intérêts, je ne veux avoir dans mon esprit que cette seule pensée : Que votre nom soit sanctifié, que votre règne eucharistique arrive, qu'il s'étende jusqu'aux extrémités du monde, et que votre volonté s'accomplisse ici-bas comme elle s'accomplit dans les cieux !

À nos chers Zélateurs et Abonnés.

LE mois d'octobre marque une des quatre échéances d'abonnement de notre petite revue.

A nos Abonnés donc qui finissent leur année en ce mois, nous demandons de renouveler au plus tôt leur souscription, si, comme nous l'espérons, ils veulent continuer à encourager notre Œuvre et rester participants de ses multiples avantages. — A plus forte raison, nous prions les abonnés en retard des échéances précédentes de vouloir bien se mettre en règle sans plus de délai.

A nos Zélateurs et Zélatrices, nous demandons de vouloir bien collecter au plus tôt leurs listes d'abonnement d'octobre et continuer ainsi l'apostolat si méritoire qu'elles ont entrepris pour la gloire de Jésus-Hostie.

A tous nous demandons de se faire propagateurs de cette pieuse publication en la faisant connaître et en lui gagnant de nouveaux amis.

Quiconque nous enverra pendant ce mois **cinq abonnements nouveaux** ou le renouvellement de **dix anciens**, recevra comme prime un joli livre de prières, relié, de près de 400 pages.

Quiconque nous enverra **dix abonnements nouveaux** recevra un volume comme ci-dessus, et de plus un collier de piété en perles, portant une de nos nouvelles médailles eucharistiques, ou bien, si on le préfère, trois de ces mêmes médailles.

Il est entendu en outre que toute Zélatrice de dix abonnements, anciens ou nouveaux, a droit pour elle-même à l'abonnement gratuit.



### L'hirondelle pieuse

Un soir je vis une hirondelle  
Descendre du haut du ciel bleu  
Et s'élançer à tire-d'aile  
Sous les absides du saint lieu.

Et depuis, dans les vapeurs blanches  
De l'encens, à vol doux, léger,  
On voit, par l'église, aux dimanches,  
Le pieux oiseau voltiger.

Au plein air, à la brise fraîche,  
Le large seuil est grand ouvert :  
Pauvre oisillon, qui donc t'em pêche  
De retourner au vallon vert ?

N'entends-tu pas, dans les campagnes  
La nuit, quand les cieux sont déserts,  
Les cris perdus de tes compagnes,  
Que chasse le froid des hivers ?

Par les coupoles ajou-ées,  
Ne vois-tu pas, parfois, le soir,  
Aux demi-lucurs des vèpres,  
Zigzaguer un petit vol noir.

" Viens ! dit une voix gazouillante ;  
Ici-haut, sur la tour, on t'attend ;  
Avant qu'il neige, avant qu'il vente,  
Hâte-toi, mon amour, viens-t'en ! "

Tes sœurs poussent des cris d'alarme :  
Fuyons le froid ! fuyons la mort !  
Réponds-moi, cruelle ! Quel charme  
A ces voûtes t'enchaîne encor ?

Aurais-tu l'idée enfantine  
De vivre ici, dorénavant,  
Et de te faire sacristine,  
Comme une fille du couvent ?

On ne vit point que de prières :  
 Pour les folâtres oisillons,  
 Un grain de mil vaut mieux, ma  
 Que toutes les dévotions, [chère,

Préfèrerais-tu, pauvre folle,  
 Pour réciter tes oraisons,  
 Le ciel étroit d'une coupole,  
 Au plein ciel des grands horizons ?

Viens ! nous passerons par Venise,  
 Et nous referons, si tu veux,  
 De Messine jusqu'à Trévise,  
 Le tour des jolis pays bleus.

A Rome, à Ferrare, à Sienne  
 De mille temples sans pareils,  
 Dans notre course aérienne,  
 Nous verrons les clochers vermeils.

" Oh ! viens, redit la voix pleurante ;  
 Viens donc, tout là-haut, on t'attend ;  
 Avant qu'il neige, avant qu'il vente,  
 Oh ! viens-t'en, cher amour, viens-t'en !

Au vitrail clos de la chapelle,  
 On entend heurter à grand bruit.  
 Longtemps, bien longt'ps, on appelle,  
 Longt'ps, bien longt'ps, dans la nuit.

Hier, près des anges de pierre  
 Qui soutiennent les bénitiers,  
 Je vis la pauvre prisonnière  
 Tomber, l'aile close, à mes pieds.

Je pris dans ma main la pauvrette.  
 Je crus voir, comme na fin brillant,  
 Miroiter une gouttelette  
 Sur les plumes de son col blanc.

Erait-ce une larme ? une goutte  
 D'eau bénite ? Je n'en sais rien.  
 Le cœur des bons oiseaux, sans doute,  
 Vaut bien celui d'un faux chrétien.

O pieuse hirondelle aimée,  
 C'est bien à bon droit qu'en tout lieu  
 Le bon peuple aimant t'a nommée :  
 Le petit oiseau du bon Dieu.

En redisant ta simple histoire,  
 Je songe à ces anges voilés,  
 Qui, dans l'ombre de l'oratoire,  
 Pour nous se sont agenouillés.

Je songe à ces vierges ferventes  
 Qui vivent de saintes amours,  
 Et s'ensevelissent vivantes  
 Dans la prière, pour toujours.

Nérée Beauchemin

## Une Encyclique de N. S. P. Léon XIII Sur la Sainte Eucharistie

(suite et fin)



Le Sacrement est si grand, si plein de vertus de toute sorte, que personne ne pourra jamais ni le louer, ni l'honorer dignement. Soit qu'on le médite pieusement, soit qu'on l'adore comme il le faut, soit surtout qu'on le reçoive purement et saintement, il apparaît comme le centre d'où dépend toute la vie chrétienne, et auquel toutes les formes de la piété conduisent et aboutissent. C'est surtout dans ce mystère que la touchante invitation et la promesse encore plus touchante du Christ se réalisent et s'accomplissent chaque jour : *Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous referai.* (Matth., XI, 28.) — Il est comme l'âme de l'Eglise et le but vers lequel se dirige toute la grâce sacerdotale à travers la hiérarchie des ordres. C'est de lui que l'Eglise tient toute sa vertu et toute sa gloire, tous ses biens, tous les dons divins qui sont sa parure. C'est pour cela qu'elle met tous ses soins à préparer et à amener les fidèles à s'unir intimement avec le Christ en recevant son corps et son sang, et qu'elle entoure ce Sacrement de cérémonies très saintes qui le rendent plus vénérable.

La constante et maternelle sollicitude de l'Eglise sur ce point a été exprimée par le saint Concile de Trente en termes empreints d'une telle charité et d'une telle piété qu'ils méritent que Nous les rappelions au peuple chrétien. "Avec une affection paternelle le saint Concile " exhorte, supplie, conjure tous ceux qui font profession " de christianisme de se réunir dans ce signe d'unité, " dans ce lien de charité, dans ce symbole de concorde. " Qu'ils se souviennent de la majesté et de l'amour éminent de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a donné sa " vie pour notre salut et sa chair pour notre nourriture, " et qu'alors ils croient et vénèrent ces mystères de son

" co  
" ta  
" re  
" qu  
" let  
" la  
" d'y  
" qu  
(Sess  
que l  
que l  
tandis  
les ho  
Pain  
Innoc  
les pe  
de Pâ  
corps  
porté  
toujou  
Table  
" Le  
" fidèl  
" leme  
" ment  
" très  
...  
Au r  
déclare  
fidèles  
culte de  
l'espéra  
manifes  
dans le  
accroître  
adorer l'  
les outra  
Cepen  
Nous ni  
trop à fa  
divin de  
d'honne

“ corps et de son sang avec une foi si forte et si constante, une telle dévotion, une telle piété qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain supersubstantiel, pour qu'il soit vraiment la vie et la perpétuelle santé de leurs âmes et que, fortifiés par sa vertu, ils arrivent à la patrie céleste, après les misères de cette vie, afin d'y participer sans aucun voile au Pain des anges qu'ils mangent maintenant sous les voiles sacrés.”

(Sess. XIII, *De Euchar.*, c. VIII.) — L'histoire atteste que la vie chrétienne a fleuri avec d'autant plus d'éclat que la réception de l'Eucharistie était plus fréquente, tandis qu'au contraire elle s'est affaiblie peu à peu quand les hommes ont négligé et pour ainsi dire dédaigné le Pain céleste. Pour empêcher que ce mal ne s'aggravât, Innocent III ordonna, dans le Concile de Latran, sous les peines les plus sévères, qu'au moins pendant les fêtes de Pâques aucun chrétien ne s'abstint de recevoir le corps du Seigneur. Il est évident que ce précepte fut porté à regret et comme remède extrême, car l'Eglise a toujours désiré que les fidèles s'approchassent de la Table divine chaque fois qu'ils assisteraient au Sacrifice.

“ Le saint Concile désirerait qu'à chaque Messe les fidèles présents participassent à l'Eucharistie, non seulement par de pieuses affections, mais sacramentellement, afin de percevoir un fruit plus abondant de ce très saint Sacrifice.” (Conc. Trid., Sess. XXII, c. VI.)

Au reste, nous n'éprouvons pas une joie médiocre à déclarer que dans ces dernières années les âmes des fidèles ont paru se renouveler dans l'amour et dans le culte du Sacrement de l'Eucharistie, ce qui excite en nous l'espérance de temps meilleurs. Cette piété active s'est manifestée sous beaucoup de formes, particulièrement dans les confréries qui ont été instituées soit pour accroître la splendeur des rites eucharistiques, soit pour adorer l'auguste Sacrement nuit et jour, soit pour réparer les outrages et les injures dont il est l'objet.

Cependant, Vénérables Frères, il n'est permis ni à Nous ni à vous de nous reposer là. Car il reste encore trop à faire ou à entreprendre pour que ce présent, le plus divin de tous, soit entouré de plus de lumière et de plus d'honneur chez ceux qui professent la religion chrétienne

XIII

de ver-  
e pourra  
nement.  
nt, soit  
soit sur-  
sainte-  
re d'où  
t auquel  
duisent  
que la  
uchante  
e jour :  
és, et je  
'âme de  
a grâce  
est de  
gloire,  
parure.  
rer et à  
hrist en  
ce Sa-  
nt plus

lise sur  
rente en  
le piété  
le chré-  
Concile  
ofession  
l'unité,  
ncorde.  
ur émi-  
onné sa  
rriture,  
de son



et pour qu'un si grand mystère soit vénéré dans toute sa dignité. C'est pourquoi il faut poursuivre de plus en plus activement les œuvres commencées, rétablir si elles sont tombées les anciennes institutions, telles que les Confréries eucharistiques, les expositions de l'Auguste Sacrement, les processions solennelles, les visites aux divins tabernacles et les autres pratiques saintes et salutaires, et enfin entreprendre tout ce que la prudence et la piété peuvent conseiller dans ce but.

Mais ce à quoi il faut surtout travailler, c'est à étendre dans le peuple chrétien l'usage fréquent de l'Eucharistie. C'est l'enseignement que nous donnent les exemples de l'Eglise naissante rappelés plus haut, les décrets des Conciles, l'autorité des Pères et des Saints de tous les temps. Comme le corps, l'âme a besoin de nourriture, et l'Eucharistie lui fournit l'aliment vital par excellence.

C'est pourquoi, il faut détruire les préjugés des adversaires, les vaines craintes d'un grand nombre et les prétextes spécieux de s'abstenir, car il s'agit du moyen le plus efficace de détacher le peuple fidèle du souci des choses terrestres, de ranimer et de maintenir dans le monde l'esprit chrétien. — A ce résultat contribueront les exhortations et les exemples des ordres les plus importants de la hiérarchie, mais particulièrement l'activité et les efforts du clergé. Les prêtres, en effet, auxquels le Christ Rédempteur a confié la fonction de consacrer et de dispenser son Corps et son Sang ne peuvent mieux faire pour le remercier du souverain bonheur qu'ils ont reçu que de promouvoir de toutes leurs forces sa gloire eucharistique et que de répondre aux désirs de son Cœur sacré, en invitant les hommes à venir puiser aux sources salutaires de ce Sacrement et de ce Sacrifice incomparable.

Ainsi puisse, et c'est notre plus vif désir, l'Eucharistie produire des fruits chaque jour plus abondants par un heureux accroissement de la foi, de l'espérance, de la charité et de toutes les vertus chrétiennes, et cela pour la guérison et au profit de la chose publique elle-même !

Ainsi puissent apparaître dans une lumière de plus en plus vive les conseils de la providence et de la charité de Dieu, qui a établi ce mystère perpétuel *pour la vie du monde !*

LÉON XIII, PAPE.



cache  
la voû

L'os  
humbl  
cembre

Les  
pieux  
dame A  
médiat  
le mur.

Sur le  
manya,  
gnan, p  
déposées  
modeste  
par la fa  
dans un

Au m  
ruine et c  
possession

Arrivé  
vicaire de  
quatre pe  
rens, pou  
le taberna

Quatre j  
de son long  
Bonafos, v

## Le Ciboire Doré

(suite et fin.)

**R**OSE Llorens remit fidèlement la grande Hostie entre les mains de la dame Thomase Bonafos, née Gally, épouse de M. le maire. "Celui-ci déposa lui-même ce précieux trésor, avec l'ostensoir, dans un coffre de bois qu'il ferma à clef, et il cacha ce coffre sous un plancher de sa maison, à côté de la voûte d'un four à cuire le pain."

L'ostensoir, avec la sainte Hostie, est resté dans cette humble cachette depuis le 7 février 1794 jusqu'au 9 décembre 1800.

Les quatre petites Hosties furent remises avec un pieux empressement, par Rose Llorens, à sa mère, la dame Anne-Marie Llorens Estéva, qui les enferma immédiatement dans un placard ou armoire pratiquée dans le mur.

Sur le conseil de la Révérende Mère Joséphine de Romana, religieuse du couvent de Saint-Sauveur de Perpignan, par respect pour les saintes Espèces, elles furent déposées dans le vase le plus précieux de la maison, un modeste comptoir de cristal, parfaitement blanc, offert par la famille Llorens, et le vase lui-même fut enveloppé dans un petit sac de soie rouge que l'on conserve encore.

Au mois de décembre 1800, après la fin des jours de ruine et de deuil, Jésus-Christ reprenait triomphalement possession de son trône.

Arrivé le premier, le révérend Honoré Siuroles, prêtre, vicaire de Pézilla, vint retirer, le 5 décembre 1800, les quatre petites saintes Hosties de l'armoire d'Anne Llorens, pour les porter, avec le comptoir de cristal, dans le tabernacle de l'église paroissiale.

Mais quand, de sa cachette obscure  
Le pieux trésor fut tiré,  
Ciel ! l'hostie était blanche et pure  
Et le ciboire était doré !

Quatre jours après, M. l'abbé Jacques Pérone, revenu de son long exil de sept ans, sur la demande de M. Jean Bonafos, vint retirer du coffre de bois, où il avait été

caché pendant sept ans, l'ostensoir avec la grande Hostie, et le porta solennellement dans l'église, au milieu de l'émotion générale et d'un enthousiasme facile à comprendre, parce que le Christ venait de rendre la liberté à son peuple.

Le 2 août 1801, en présence de M. le maire et de plusieurs témoins, M. le curé retira les petites Hosties du



vase de cristal et les plaça ainsi que la grande Hostie de l'ancien ostensor, dans un petit ostensor nouvellement acheté, qui fut laissé dans le tabernacle de l'autel principal, où il a été conservé jusqu'en 1875, et remplacé par un ostensor qui sert pour montrer les saintes Hosties aux visiteurs.

L  
Hos  
serv  
qui  
l'ent  
telles  
avec  
profa  
Le  
servé  
"C  
crista  
lorsqu  
attest  
tamm  
de Ro  
purific  
"O  
féré d  
en par  
mille.  
depuis  
Cette  
consta  
c'est q  
dorure  
qui sor  
parois  
inféret  
rebord  
cherons  
rence ;  
assez na  
veille, la  
parties  
touchées  
saintes I  
"Ce c  
tion, c'  
l'observa  
dont l'e  
habile. I

L'autorité ecclésiastique a fait, au sujet des saintes Hosties de Pézilla-de-la-Rivière, merveilleusement conservées depuis un siècle, plusieurs enquêtes officielles qui ont toutes abouti à constater la certitude absolue de l'entière et parfaite conservation des Espèces sacramentelles, et de l'identité des Hosties actuellement existantes avec celles que la piété de Rose Llorens a sauvées de la profanation le 7 février 1794.

Le modeste ciboire de cristal, est précieusement conservé.

“Ce vase ou compotier, nous l'avons vu, était en cristal uni et transparent, sans ornement ni dorure, lorsque les petites Hosties y furent déposées : ce fait est attesté par les témoignages les plus respectables, et notamment par la déclaration de la Révérende Joséphine de Romanya, qui avait elle-même placé dans le vase le purificateur enveloppant les quatre petites Hosties.

“Or, lorsque, le 5 décembre 1800, ce vase fut transféré de la maison Llorens à l'église, il se trouvait doré en partie, ce qui avait frappé les membres de cette famille. Mais cette dorure s'étendit graduellement encore depuis cette époque jusqu'au 2 août de l'année suivante. Cette dernière circonstance s'appuie sur une tradition constante et universelle à Pézilla. Ce qui paraît certain, c'est que, depuis le moment où le vase a été vide, la dorure a cessé de s'étendre, de sorte que les seules parties qui sont restées dorées depuis lors, sont le fond et les parois du vase, plus une bande circulaire dans la partie inférieure du couvercle également en cristal (c'est le rebord intérieur qui entre dans le vase.) Nous ne chercherons pas à expliquer cette inégalité ou cette différence ; mais il est bien permis de croire et il est même assez naturel de supposer que, par cette étonnante merveille, la Providence a voulu orner et embellir toutes les parties du vase de cristal qui avaient été plus ou moins touchées par le purificateur servant à envelopper les saintes Hosties.”

“Ce qui, plus que toute autre chose, excite l'admiration, c'est le caractère de cette dorure, qui échappe à l'observation la plus attentive et la plus minutieuse, et dont l'exécution défierait certainement l'artiste le plus habile. En effet, considérez, touchez, grattez le cristal du

e Hostie,  
ilieu de  
à com-  
liberté à  
  
t de plu-  
osties du



Hostie de  
vellement  
utel prin-  
placé par  
s Hosties



Hommes de peu de foi, quelles leçons dans ce petit brin d'herbe croissant ignoré dans ce lieu ! Si cette Providence divine pourvoit ainsi à tout ce qui lui est nécessaire pour sa croissance, comment nous abandonnerait-elle, nous, qui chaque jour élevons au Ciel nos cœurs et nos mains disant à Dieu : " Notre Père qui êtes aux Cieux, donnez-nous notre pain quotidien ! " Laissons donc à ce bon Père le soin de nourrir ses enfants ; serons-nous moins l'objet de sa sollicitude paternelle que ce petit brin d'herbe ? Endormons-nous paisiblement comme l'enfant sur le sein de sa mère, disant avec amour : ô Providence de Dieu, qui nourrissez ceux qui ont faim, qui donnez à boire à ceux qui ont soif, qui donnez l'aliment à l'homme, la pâture aux petits oiseaux du Ciel, et la parure aux lis des champs, ayez pitié de nous !....

Et puis, je me pris à réfléchir sur ce petit brin d'herbe croissant aux murs du Sanctuaire, si près du Tabernacle, nuit et jour tout près de Jésus ! et je me dis : Oh ! si comme toi, oublié du monde entier, libre de tous soins, je pouvais ainsi passer ma vie près de l'autel ! si je pouvais croître comme toi, sous son regard divin, mettant à profit tout ce que son amour m'a départi : l'eau de la grâce, la nourriture eucharistique, les rayons de son soleil d'amour, si comme toi je n'étais connu que de lui seul !!! Si n'ayant de la terre que la parcelle nécessaire à cette vie du corps, je pouvais comme toi croître, verdier et fleurir près de Jésus, et puis mourir là, tout près du sanctuaire, quel heureux sort !....

Ainsi croissait l'humble Marie, si pure et si parfaite dans le secret du temple, à l'ombre du Sanctuaire. Seigneur, donnez-moi donc aussi l'amour de la solitude, cette retraite du cœur, ce saint abandon, ce parfait détachement, cette humilité, cette pureté sans tache, afin que moi aussi, pauvre petit brin d'herbe, je vive et je meure sous vos regards, nourri du suc de miel de la fleur de l'Eucharistie, réchauffé aux rayons brûlants de l'amour, pour que je puisse aller verdier et croître dans les jardins de la Jérusalem céleste.



## Les Serviteurs de l'Eucharistie

### SAINT ANDRÉ AVELLIN

CLERC REGULIER THEATIN

(1521 - 1608.)



SAINT André Avellino naquit à Castronuovo, au royaume de Naples, en 1526. Sa jeunesse fut tout angélique. Il se fit surtout remarquer par une tendre dévotion envers la très sainte Vierge qu'il honora toute sa vie comme sa Mère et dont il éprouva en retour la douce protection, spécialement dans les dangereuses tentations qu'il eut à soutenir. Ayant un jour échappé par son secours à un piège tendu à sa vertu, il courut à son évêque, le suppliant de l'admettre au nombre de ses clercs, voulant bien affirmer qu'il avait choisi le Seigneur seul pour son partage. Il reçut donc la tonsure de ses mains ; en mémoire de quoi il grava son nom sur une pierre de la chapelle où se fit cette cérémonie, et Dieu montra qu'il avait agréé avec complaisance la consécration du jeune homme, car, cet édifice ayant été ruiné dans la suite, le pan de muraille où était cette inscription demeura seul debout.

Quelques années plus tard, notre Saint, ayant achevé de brillantes études, reçut le sacerdoce non sans trembler, mais fortifié contre les résistances de son humilité par le désir de s'approcher plus près de son Sauveur, l'unique objet de son amour, et par l'ambition de lui gagner des cœurs.

Le désir de la perfection lui fit dans la suite embrasser l'état religieux dans l'Ordre des Théatins, récemment fondé par saint Gaëtan de Thienne, et il se montra le digne fils d'un si grand Saint. Un seul trait en est une preuve éclatante. Il se lia par le double vœu de résister continuellement à sa volonté propre, et de faire toujours de nouveaux progrès dans la perfection.

Il se livrait avec ardeur à tous les travaux du saint mi-

## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

### L'HEURE SAINTE

Notre-Seigneur dit à la bienheureuse Marguerite-Marie : " Toutes les nuits du jeudi au vendredi je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au Jardin des Oliviers. Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde et pardon pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, qui m'obligea de leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une heure avec moi."

Telle est la pratique de l'adoration nocturne et de l'heure sainte demandée par Notre Seigneur à sa confidente et à tous ses amis. Toutefois, si nous ne pouvons venir l'adorer au milieu de la nuit, toute autre heure sera bonne pour accompagner notre divin Maître en esprit au jardin des Oliviers et l'assister dans son Agonie.

#### I. — Adoration.

" Mon âme est triste jusqu'à la mort." — Adorons cette âme très sainte et très souffrante. Cette âme est unie la première et immédiatement à la Personne du Verbe par l'union hypostatique. Par là même elle jouit de la vision béatifique, de la grâce sanctifiante dans un degré ineffable, des dons naturels les plus sublimes, et aussi des dons surnaturels les plus excellents. C'est pourquoi elle est infiniment sainte ; elle est adorable, elle mérite toute louange, toute admiration, tout amour. Or, cette âme si éminente est accablée d'immenses dou-



leurs. Il nous révèle ce martyr par ces paroles : " Mon âme est triste jusqu'à la mort ! " c'est-à-dire d'une tristesse mortelle, comme il le disait à la bienheureuse Marguerite-Marie ; une tristesse amère comme la mort, si grande que sans un miracle elle le ferait mourir, une tristesse qui semblerait capable d'anéantir l'âme elle-même. Jusqu'à la mort : c'est-à-dire une tristesse que rien ne pourra soulager, qui durera jusqu'au dernier moment. Et pourtant elle a commencé avec sa vie même ; il y a trente-quatre ans qu'il subit cette torture ; il l'a cachée jusqu'à présent, mais enfin il veut nous la dire pour que nous voyions ce que coûtent nos âmes. Jusqu'à la mort : et le paroxysme de cette tristesse de son âme sera de mourir, de quitter ce corps si aimé et auquel elle est attachée si étroitement, et encore d'en être chassée violemment par des enfants ingrats et parricides.

Or c'est en révélant son Cœur que Jésus demande qu'on compatisse à la tristesse de son âme, parce que les peines de l'âme se répercutent dans le cœur. C'est lui l'organe spécial des peines spirituelles. Ainsi la Passion de la très sainte Ame de Jésus est la Passion de son Cœur. Et il veut que nous honorions ces douleurs, parce qu'il désire nous révéler la grandeur de ses sacrifices et de son amour pour obtenir les nôtres en échange.

## II. — Action de grâces.

*Consolantem me quæsi vi.*

Jésus dans sa tristesse demande des consolateurs. Lesquels ? Ses amis les plus chers. Tous ses apôtres l'aiment : pourtant il ne s'adresse qu'aux plus intimes. Aux autres il dit : Reposez-vous pendant que je vais prier : et il s'éloigne d'eux. Mais il en prend trois avec lui, il les conduit à l'écart, et il leur dit : " Restez ici et veillez avec moi. " Il choisit au jardin ceux-mêmes qu'il avait choisis au Thabor, et à la résurrection de la fille de Jaïre. Il les aime donc de prédilection. Pierre est le premier en dignité, Jean le premier dans l'amour, et Jacques sera le premier dans le martyre. Ces primautés supposent bien en eux une sainteté plus grande, une générosité plus parfaite, la vocation à quelque chose de plus grand que les autres apôtres. Et puis ils se sont offerts avec plus de zèle aux desseins du Sauveur. Pierre a assuré que jamais il ne quitterait son Maître, dût-il le

suivre jusqu'à la mort. Jean et Jacques ont demandé à être toujours à ses côtés, même quand, il boirait son calice. Voilà, semble-t-il, les motifs pour lesquels Jésus les rend témoins de son agonie. Il a espéré de leurs cœurs plus de consolations, parce qu'il les aimait davantage et qu'eux-mêmes avaient protesté d'un plus grand dévouement.

Or, ce besoin de consolation qu'éprouvait Jésus au jardin des Oliviers, il veut bien nous le manifester encore en sa vie eucharistique. Il demandait à la bienheureuse Marguerite-Marie d'adoucir l'amertume qu'il souffrait au jardin. Il le demande également à toutes les âmes pieuses qui ont de la dévotion à son Cœur. Ce sont les privilégiées, comme Pierre, Jacques et Jean. La foule reste indifférente aux souffrances du Sauveur ; c'est une grâce de choix que d'être attiré par l'amour à le suivre dans sa Passion mystique. Soyons-y donc fidèles. Le monde ne comprend pas qu'on passe des heures à genoux devant le Saint Sacrement ; les contemplatifs, les adorateurs lui semblent des êtres inutiles, Que font-ils dans ces longues stations oisives ? Ils consolent Jésus : ils répondent à sa prière : *Sustinete hic et vigilate mecum*. Hélas ! peut-être sommes-nous parfois endormis comme les apôtres ; au moins soyons toujours là comme eux : *Sustinete !* Notre-Seigneur revint à eux plusieurs fois : ainsi encore quand les péchés abondent, quand le dégoût, l'amertume de Jésus à la vue des crimes sont trop grands, il regarde au pied de son tabernacle, il cherche des cœurs aimants.

### III. — Réparation.

Si nous voulons consoler efficacement Jésus, il nous faut comprendre ce qui fait sa souffrance et ce qu'il demande de nous.

Or, ce qui fait l'agonie de Jésus, c'est le péché. Lui, l'innocence même, il en a pris la responsabilité ; il s'est fait péché pour nous, dès lors il est traité comme méritent de l'être le péché et le pécheur. Il a paru devant la Sainteté de son Père abandonné du ciel et de la terre : car que peuvent toutes les créatures de la terre pour arracher un pécheur à la juste vengeance ? Le ciel lui-même l'abandonne.

Quel désespoir est celui du malheureux pécheur qui tombe entre les mains du Dieu vivant ! Il comprend alors quel mal horrible est le péché, quel crime est celui

d'une créature de néant se révoltant contre la Toute-Puissance, méprisant la Souveraine Majesté, refusant le Bien infini et lui préférant les plus honteuses jouissances. Comment un si grand désordre n'allumerait-il pas en Dieu une fureur infinie ? Il faut que la Sainteté divine s'appesantisse sur cette âme malheureuse, la froisse, l'opprime, l'écrase en sa juste colère. Aucune considération ne peut l'arrêter ; même son Fils, Dieu ne peut l'épargner s'il voit en lui l'ombre seule du péché. *Proprio Filio suo non pepercit Deus !* Il oublie qu'il est Père, il oublie ses complaisances éternelles en son Fils bien-aimé, il ne compte pour rien sa parfaite innocence. Il eût pu pardonner aux hommes sans rançon ; il eût pu se contenter d'une larme, d'une prière de Jésus. Mais il veut nous montrer ce que le péché mérite en lui-même : alors il exige la Passion.

Si donc Jésus souffre tant, c'est à cause et à la place des pécheurs. Dès lors, si nous voulons le soulager, il nous faut souffrir avec lui pour les pécheurs. Comme Simon le Cyrénéen en l'aidant à porter sa croix le déchargea d'autant, ainsi les chrétiens généreux qui acceptent de souffrir pour les crimes du monde enlèvent à Notre-Seigneur une partie de son fardeau. C'est pourquoi il appelle la bienheureuse Marguerite-Marie à cette mission de pénitence. Un jour de carnaval, elle vit son divin Epoux chargé de sa croix, tout couvert de meurtrissures. Il disait d'une voix triste et douloureuse : " N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir à la douleur de mon cœur dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent, surtout en ces jours de désordre ? "

#### IV. — Prière

Et Notre-Seigneur lui disait encore : " Tu dois, ma fille, élever ton cœur et tes mains vers le Ciel, me présentant continuellement à mon Père comme une victime d'amour immolée et offerte pour les péchés de tout le monde, et mettant mon divin Cœur comme un rempart assuré entre sa justice et les pécheurs." Voilà le secret de notre puissance : Jésus remet entre nos mains ses mérites, son sang et son Cœur.

nistère, surtout de la prédication et de la confession, et montrait un grand dévouement à procurer aux malades les secours des sacrements. Dieu manifesta par un prodige combien ce zèle lui était agréable. Une nuit qu'il portait le saint Viatique par un violent orage, le vent ayant éteint les flambeaux, une clarté céleste sortit de la sainte hostie et, environnant le Saint, éclaira sa marche et en même temps le préserva des incommodités de la pluie, comme autrefois la colonne de nuée protégeait et guidait à la fois les Hébreux dans le désert. C'est sans doute à cause de cette dévotion de saint André pour porter le Viatique, et aussi parce que lui-même à sa mort en reçut un grand secours contre les attaques du démon, qu'on l'invoque spécialement pour ne pas mourir sans sacrements.

Son amour pour la sainte Eucharistie se manifesta encore par l'ardeur avec laquelle il défendit le dogme de la présence réelle contre les hérétiques. Il découvrit, en effet, des hommes téméraires qui répandaient le poison de l'erreur en soutenant que le corps et le sang du Fils de Dieu ne sont pas réellement présents en la sainte hostie, et il les fit punir selon les lois. Un miracle vint consoler son amour et raffermir la foi du peuple. Un malheureux, séduit par les hérétiques, osa recevoir la communion dans un dessein sacrilège. Ayant dissimulé la sainte hostie dans son mouchoir, il l'emporta dans sa demeure pour la profaner. Mais arrivé chez lui, quand il ouvrit ce linge, il le trouva rempli de sang qui avait coulé des saintes espèces. La crainte et l'effroi le saisirent à l'heure même, et il courut au Saint confesser son crime. On vit alors éclater la charité d'André, aussi indulgent pour les hommes que sévère pour maintenir la pureté de la doctrine. Car, voyant ce pécheur près de tomber dans le désespoir, il se chargea de faire pénitence pour son sacrilège. Et, sans l'exposer au châtement public, il ne laissa pas de se servir de ce prodige pour fortifier la foi de ceux qui chancelaient sur la vérité des saints mystères.


Voici quelques passages du traité qu'il composa sur la sainte Eucharistie :

“ Le Très Saint Sacrement du Corps du Seigneur, écrit-il, est un sacrement non seulement d'amour et d'union, mais de transsubstantiation, parce que l'amour transforme l'amant en la chose aimée. De même que la sub-

stance du pain par la transsubstantiation est élevée et exaltée d'une exaltation telle qu'il n'en peut être de plus grande, puisque de créature ce pain est changé en la substance du suprême Créateur ; de même celui qui reçoit dignement le Sacrement du Corps du Seigneur, uni à son âme et à sa divinité, se change en Jésus-Christ lui-même. Et comme la substance du pain, quoique invisiblement changée au vrai Corps de Jésus-Christ, paraît néanmoins n'être visiblement que du pain dont les accidents subsistent, de même l'âme du chrétien, qui est invisible et cachée (et qui est la substance de l'homme), se change invisiblement dans l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Celui donc qui reçoit dignement l'auguste Sacrement de l'autel, s'y unit et s'y transforme, tout en restant extérieurement le même par son corps, sa forme et sa nature ; et de même que le pain apparaît visiblement du pain, bien que sa substance soit changée au Corps de Jésus-Christ, le corps et l'âme du chrétien qui reçoit avec amour et dévotion ce Très Saint Sacrement, sont exaltés d'une manière qu'on n'en peut imaginer ni désirer de plus grande en cette vie.

“ Non seulement ce Sacrement nous transforme en Jésus-Christ, mais reçu avec amour, dévotion et commémoration actuelle ou virtuelle de la Passion et de la mort du Seigneur, il représente et renouvelle la mort du Fils de Dieu lui-même, lequel a dit que toutes les fois que nous offrirons ce sacrifice et que nous recevrons ce Sacrement nous devons le faire en mémoire de sa Passion et de sa mort, et qu'alors il nous rend participants des mérites de cette Passion et de cette mort comme si nous l'avions soufferte, et que nous satisfaisons à son Père éternel pour toutes nos dettes. Nous devons, chaque fois que nous communions, faire la mémoire actuelle ou virtuelle de la Passion et de la mort du Sauveur, et plus nous avons de dévotion et d'amour dans ce souvenir de sa Passion et de sa mort, plus nous rendrons notre mérite infini ; et si nous avons, avant ou après avoir communié, ce désir de souffrir et de mourir pour l'amour du Seigneur, comme lui a souffert et est mort pour nous, ce désir et cette commémoration rendront nos mérites infinis comme si nous avions souffert nous-mêmes la Passion et la mort de Notre-Seigneur.”

(à suivre)



... Un  
de blé, e  
lir des ép  
geaient.  
vous ce c  
répondit  
bat.”



... Un jour de Sabbat, Jésus passait le long des champs de blé, et ses disciples, tout en marchant, se mirent à cueillir des épis, et les froissant dans leurs mains, ils les mangeaient. Quelques pharisiens lui dirent : " Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du Sabbat ? " Et Jésus répondit : " Le Fils de l'homme est le maître même du sabbat. "

(Evang. de S. Marc, II, 23).

ée et  
plus  
sub-  
reçoit  
à son  
ême.  
ment  
noins  
ibsis-  
et ca-  
ange  
hrist.  
nt de  
exté-  
ure ;  
bien  
arist,  
ur et  
l'une  
plus

n Jé-  
émo-  
rt du  
ls de  
nous  
ment  
le sa  
es de  
rions  
pour  
nous  
de la  
is de  
et de  
nous  
ffrir  
ui a  
imé-  
nous  
t de  
e)

## AVE VERUM

Mozart.

*Andante*

A .. ve .. a .. ve, ve .. rum Cor - pus na - tum

de Ma - ri - a Vir - gi - ni, ve - re pas - sum,

*cresc.*

im - mo - bi - li - tum de - i cu - ce ma - gi - mu -

*dolce* *cresc.*

ne; Cu - jus la - tus her - fo - ra - tum un - da

*diminuendo* *pp* *p* *mf*

tu - rit et sum - mus ne. lo - to no - bis

*cresc.* *con.* *do*

pa - tris ta - tum mor - tis in ex -

rt.

a - - - me - - - ve, mor - - - tus mor - - -


tus in ex - a - - l mu - - ve, O de - su dul - ca!

O de - ou pi - e ti, O de - su o de -

su, fi - li ma - ri - - ae! O - - - men.

### Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

Mère Juchereau de Saint-Ignace. — Mère Duplessis de Sainte-Hélène, de l'Hotel-Dieu de Québec.

ÈRE Juchereau de Saint-Ignace, la première Hospitalière née au Canada, qui ait été élue Supérieure du monastère, "avait une grande dévotion au très saint Sacrement de l'autel, disent les Annales." Si grand était son désir de contribuer à l'embellissement du lieu saint et à la parure des autels, qu'elle devint fort habile dans la confection des fleurs artificielles.



Ses infirmités ne lui permettant pas de suivre ses compagnes à la chapelle, Monseigneur de Saint-Vallier lui accorda le privilège d'entendre la messe dans son infirmerie, faveur dont elle put jouir pendant plusieurs années.

Depuis longtemps elle avait aussi le bonheur de communier à minuit, lorsque ses forces le lui permettaient. Un prêtre couchait exprès dans un appartement de l'hôpital pour lui apporter ce divin aliment. Ainsi l'infirmerie, "ce noviciat de l'éternité," à l'heure solennelle où naquit le Sauveur du monde, devenait un petit nouveau Bethléem.

Pendant son agonie, le Supérieur de l'institut se disposa à offrir le Saint Sacrifice dans ce lieu de souffrances et la digne religieuse expira doucement après le *memento* des vivants, "ce que nous avons regardé, rapportent ses compagnes, comme une grâce que Dieu lui avait faite, parce qu'elle eut tout le mérite de la messe, ayant eu part aussi au *memento* des Morts."

Qui n'envierait le sort de cette amante de la Croix, expirant au moment où se renouvelait sous ses yeux le sacrifice du Calvaire !

La Mère Duplessis de Sainte Hélène, durant un temps d'épreuves que traversait sa chère communauté, "passait des heures prosternée devant le Saint Sacrement, se frappait la poitrine comme une pécheresse et arrosait le parvis du cœur de larmes intarissables, se persuadant dans son humilité d'être la cause des malheurs qui fondaient sur sa communauté, par ses infidélités (1).

Comme elles furent toutes deux Annalistes de l'Hôtel-Dieu, nous n'avons pas cru devoir séparer, dans cette notice eucharistique, ces dignes sœurs de Mère Catherine de Saint Augustin (2)

MARIE AYMONG.

(1) Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, par l'abbé H. R. Casgrain.

(2) *Messenger* de mars 1902.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 16 Octobre, à 6 heures, dans la chapelle du Très Saint Sacrement.

## Bonjour, Bon Dieu !

**U**N enfant de chœur de semaine, arrivant un peu en retard pour servir la messe, se contente de faire une génuflexion profonde devant le Tabernacle, en murmurant quelques paroles, puis se relevant aussitôt, il court à la sacristie où un vénérable ecclésiastique commence par lui reprocher amicalement de n'avoir pas fait sa prière, avant toutes choses.

— Pardon, monsieur le curé, je l'ai faite, répondit le petit servant de messe.

— Allons donc, cher enfant ! quelle prière peut-on faire en si peu de temps ?

— J'ai dit aujourd'hui au bon Jésus ce que je lui dis tous les matins : Bonjour, Bon Dieu !

Le prêtre sourit, mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes. . . .

Cet enfant avait trouvé sans effort la louange parfaite, et de son cœur pur avait jailli la plus courte et la plus ardente de toutes les prières.

L'enfant, à son réveil, sourit à ses parents penchés sur son berceau, et, passant ses bras caressants autour du cou de son père et de sa mère, il leur adresse ce salut qui épanouit leur cœur et attire sur leur foyer les bénédictions célestes : Bonjour, papa ; Bonjour maman.

Et sur les genoux de sa mère, l'enfant chrétien a appris que le bon Dieu l'aime autant et plus que son père.

Un jour même l'enfant a été surpris par sa mère, à genoux et les mains levées vers le ciel. . . .

— “ O mon Dieu, il faut que vous soyez bien bon, puisque vous êtes encore meilleur que la mère que vous m'avez donnée, et elle est déjà si bonne ! . . . Je vous aime, ô Jésus, je vous aime ! ”

Et, confondant et réunissant dans le même amour Dieu et ses parents, il a fini par leur parler le même langage, et un beau matin, après avoir adressé à son père et à sa mère le salut qu'ils regardent comme le talisman du bonheur, ses lèvres ont laissé échapper, comme une fleur son

parfum, cette prière naïve et ardente, à l'adresse du divin Captif de l'autel : *Bonjour, Bon Dieu !*

Quand donc aimerons-nous le bon Dieu avec la simplicité des petits enfants ?

“ Si vous ne devenez semblables à eux, nous dit le Sauveur lui-même, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.”

L'enfant affectueux s'abandonne sans défiance à la main qui le guide ; il ne se trouve jamais mieux que sur le cœur de sa mère, doux nid d'amour où il reviendra à tous les âges de la vie, parce qu'il ne trouvera nulle part un dévouement plus sincère et plus désintéressé.

Et Jésus voudrait être aimé ainsi, aveuglément, sincèrement, par dessus tout !

Oh ! si nous l'aimions ainsi, comme nos prières seraient belles, ferventes, efficaces ! . . .

Comme nous saurions trouver la note juste en toutes circonstances, le cri du cœur qui incline le Ciel et en fait jaillir les sources de la grâce et de la miséricorde ! . . .

Mon Dieu ! donnez-moi un cœur d'enfant pour vous aimer comme il faut. . . Que tout vieillisse en moi, excepté mon cœur que je voudrais aussi frais, aussi pur, aussi affamé de tendresse qu'à l'époque de ma vie où j'ai compris votre amour pour la première fois !



## LES JURONS DU COLONEL

(*Suite et fin.*)

**D**IX minutes se passèrent, elle entendait dans la salle voisine les Bavares riant et buvant. “ Un quart d'heure d'avance, avait dit le colonel, c'est tout ce qu'il me faut...” Il lui fallait encore cinq minutes.

Soudain le chef de poste s'écria :

— Ah ça ! mais, il est bien tranquille ce soir le Français. Est-ce qu'il serait converti ?

La sœur comprenait l'allemand.

— Converti ! allons donc. Il en est incapable. S'il se tait, c'est qu'il dort ou qu'il manigance quelque chose... Je vais voir...

— Bah ! il dort !

— N'importe, je ne serai tranquille que quand je l'aurai vu... ou entendu jurer...

La sœur entendit le bruit de lourdes bottes résonner, de plus en plus proche. Un pas encore, et le Bavarois mettait la main sur le bouton de la porte, c'en était fait du prisonnier... à moins qu'on ne l'entendît...

Alors s'approchant de la porte, et gonflant sa douce voix, la religieuse poussa le plus fort qu'elle put un juron, le moins gros qu'elle put choisir.

— *Tonnerre du diable !*

— Allons, allons ! il y est encore, fit le Bavarois en revenant près de ses camarades.

\* \* \*

A quelques années de là, à la porte du ciel, les anges se pressaient curieusement pour voir un arrivage d'âmes. Au nombre des plus pures, la moins chargée d'iniquités de toutes était celle d'une jeune religieuse, morte d'un mal pris en soignant les malades.

Le Souverain Juge, qui mettait dans la balance sacrée les bonnes et les mauvaises actions, les péchés et les mérites, avait un bon sourire en regardant le plateau de droite tout chargé d'œuvres pieuses, d'actions louables, de dévouement et de charité.

Et déjà saint Pierre, à côté de lui, cherchait dans son trousseau la petite clef du paradis.

Soudain le bon Dieu fronça le sourcil et tous les anges reculèrent d'horreur.

— Oh ! ma fille ! fit le bon Dieu.

— Quel dommage ! fit saint Pierre.

Dans le plateau de gauche, en effet, venait de tomber un gros juron ; la sœur dont l'âme comparaisait devant son Juge avait, un jour de Noël, dit *Tonnerre du diable !*

— J'en suis bien fâché, ma sœur, dit saint Pierre en changeant de clef, mais il faut passer quelque temps en Purgatoire.

— Halte-là, monsieur le saint, dit la voix rude d'une âme qui attendait son tour. Ça ne peut pas marcher comme ça !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que ce juron-là doit être porté à mon compte.

Et le colonel, car c'était lui, raconta l'histoire dont on a eu plus haut le récit.

Le bon Dieu l'écouta sans rien dire ; mais son bon sourire avait reparu lorsqu'il regarda la petite Sœur.

— Voyons votre compte, dit-il au colonel.

Dieu ! que cette balance était chargée ! Dans le plateau



de droite bien des bonnes actions, bien des traits de courage, d'abnégation ; mais, dans le plateau de gauche, quelle collection de jurons et de blasphèmes ! On les déposait par ballots. Si bien que lorsque le grand juge releva le bras, les deux plateaux restèrent en suspens ; aucun des deux n'emportait l'autre.

— Vous le voyez, dit le bon Dieu, si j'ajoute le juron que vous réclamez pour vous, vous êtes perdu...

A ce moment la sainte Vierge s'approcha :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Soyez juge, dit le bon Dieu.

Et il lui raconta l'histoire.

— Si j'attribue le juron à la sœur, elle ira en Purgatoire cent ans.

— Elle ne l'a pas mérité. Le juron appartient au colonel.

— Alors son mauvais plateau l'emporte.. Voyez plutôt.

La Sainte Vierge s'approcha et elle vit, en effet, le plateau de gauche de la divine balance chargé des innombrables jurons du colonel, s'abaisser, tandis que l'autre perdait l'équilibre.

Mais une larme vint aux yeux de la Vierge, tomba dans le plateau des bonnes actions, et cette larme divine pesa d'un tel poids que le mauvais plateau, subitement soulevé, fit sauter les jurons, si bien qu'avant que ces jurons fussent retombés, saint Pierre s'écria tout joyeux :


— Enlevé ! pour le ciel !...

Si bien que le colonel et la religieuse entrèrent ensemble au paradis.

\*\*\*\*\*

## Un Premier Communiant Centenaire.



 L y a quelques mois, raconte le P. Thomas, missionnaire dans la Colombie Anglaise, je faisais faire la première communion à un vieux sauvage de la tribu des Shushwaps. Ses compatriotes le disaient "vieux comme le monde" ; son corps tout courbé, ses yeux rougis, sa peau ridée, boucanée, sa langue toute noircie semblaient confirmer au moins en partie cette assertion. Il serait pourtant difficile de dire exactement toute la vérité, puisque autrefois nos sauvages ne se servaient même pas des clous des premiers Romains pour compter les années. Ils ne comptaient que par "printemps" et par "neiges." Or voici comment

e cou-  
uche,  
n les  
juge  
pens ;

contait son histoire mon vieux sauvage du nom de Thomas Tschelsal ou Thomas *tronc d'arbre* :

Quand il devint jeune homme, longtemps, longtemps avant que le prêtre ne parût pour la première fois en son pays, n'ayant alors pour tout costume qu'un pagne en peau de bête sauvage autour des reins, il se retira dans la solitude, les bois et les montagnes, pour y attirer "l'Esprit" qui fait les sorciers, donne le pouvoir de jeter des sorts et de guérir les maladies. Il y resta plusieurs années, vivant de racines et faisant pénitence : il devint sorcier Al'Koué-lekkr ; alors il se maria, eut jusqu'à trois femmes à la fois et changea de femme quatre ou cinq fois.

A l'époque de son premier mariage, il vivait dans l'intérieur d'un énorme tronc d'arbre, ce qui probablement lui valut son nom de Tschelsal. En supposant qu'il se soit marié à l'âge de vingt ans, il se rappelle, dit-il, avoir passé tant de "printemps" à telle ou telle autre place ; de la sorte on arrive à cent vingt ans. Il a connu cinq ou six générations et en a vu deux ou trois devenir vieilles après les avoir connues jeunes. De plus, des anciens de soixante-dix ans disent l'avoir connu vieillard alors qu'eux, tout enfants, ne faisaient que s'exercer à lancer des flèches. En supposant qu'il y ait un peu d'exagération dans le chiffre 120, il est bien certain que le vieux Tschelsal avait au-dessus de quatre-vingt-dix ans au printemps 1901.

Comment dire sa joie au jour de sa première communion ? Ce jour-là il avait un bel habit neuf, une bonne paire de mocassins neufs en peau de chevreuil. Je lui donnai une médaille de la très sainte Vierge et un scapulaire de Notre-Dame du Carmel. "Maintenant, dit-il, je vais mourir de joie ; maintenant je puis, partir, j'ai reçu dans mon cœur Jésus-Christ, son corps son âme et sa divinité ; je puis mourir." Depuis lors, en effet, il ne put rien prendre, ne voulut entendre parler de quoi que ce fût, ne parla que pour dicter son testament. Il voulait qu'on l'enterrât aussitôt après sa mort, imitant en cela les usages des vieux sauvages dont l'un des caractères était l'horreur de tout ce qui sent la corruption. Il mourut huit jours après avoir fait sa première communion, au camp d'Alkali Lake. Je me trouvais alors à 80 milles de là dans un autre de mes camps ; je ne pus donc moi-même rendre à mon *grand-père* les honneurs de la sépulture,

ma  
mé  
mo



par  
pre  
une

trois

"

en c

jour

"

tion

pas

"

bon

le m

heur

"

pare

"

ne se

serai

" ]

et me

Ur  
tatio  
priéta  
la fen  
lève p


mais les chrétiens de son village lui firent un bel enterrement. Il était à leurs yeux devenu *Hrahra* (sacré), car il mourait après avoir fait sa première communion !

---

➤ TRAITES ET EXEMPLES ➤

---

**L'heure d'adoration et la pauvre ouvrière.**

 HARGÉE de dresser une liste d'adoratrices, une personne pieuse avait essayé les refus de plusieurs, qui n'avaient guère que leur toilette à faire, et qui, sur douze heures de plaisirs, n'en pouvaient trouver une pour Dieu.

“ Je rencontre enfin, dit-elle, une jeune ouvrière qui travaille du matin au soir pour gagner sa vie et secourir ses parents. Je lui propose une heure pour un jour seulement : elle prend une heure pour les trois jours, et elle demande de midi à une heure.

“ Je l'inscris sans plus de façon et sans penser à autre chose. Le troisième jour, tandis que nous sortions ensemble :

“ — Ma chère Louise, lui dis-je, vous n'avez donc pas de travail en ce moment ? — Pardon, Mademoiselle, Dieu merci, je suis en journée.

“ — Comment se fait-il alors que vous puissiez être en adoration à cette heure-ci ? C'est l'heure de votre dîner, et vous n'avez pas d'autre moment.

“ — Oh ! Mademoiselle, je m'arrange. Afin de me procurer le bonheur de venir devant le bon Dieu, je déjeune *un peu plus fort* le matin, puis de mon goûter je fais mon dîner ; de la sorte, mon heure me reste libre, et tout va bien comme ça.

“ — Mais, mon enfant, ne souffrez-vous pas d'un arrangement pareil ? vous priver ainsi de votre repas !

“ — *Je le retrouve auprès du bon Dieu.* Je vous assure que je ne souffre pas le moins du monde ; et puis, quand même cela serait... !

“ En me disant ces mots, elle me regarde en souriant, me salue et me quitte pour se rendre à son travail.”

(Semaine catholique de Lyon.)

**Touchante pratique de deux bohémiens.**

Un curé du diocèse était seul au presbytère. Les quelques habitations environnant l'église et la cure étaient veuves de leurs propriétaires : tous, petits et grands, étaient occupés aux travaux de la fenaison. Soudain la porte de la maison s'ouvre, le prêtre se lève pour se rendre compte.



Il vit devant lui un homme de haute taille, à la face brunie, tenant dans sa main nerveuse un fort gourdin, près de lui une sorte de bohémienne et de plus... un gros ours brun!!! Le pauvre prêtre n'était pas très à son aise en présence de pareils visiteurs, et instinctivement il cherchait sa bourse pour faire l'aumône... ; mais le conducteur d'ours lui dit en riant : " Nous ne venons pas mendier, monsieur l'abbé; voici une pièce de un mark, soyez assez bon pour dire une fois la sainte messe pour les âmes les plus abandonnées du purgatoire. — Gardez votre argent, vous êtes de pauvres gens, et je dirai la sainte messe quand même, répondit le prêtre. — Non, répond l'homme, prenez la pièce et dites la messe à notre intention. Nous avons fait de bonnes recettes à la foire de F... — Mais comment... d'où vous vient cette dévotion? — Monsieur le curé, nous sommes des malheureux, et quand une fois ma femme et moi nous serons morts, personne ne songera à nous. Nous n'avons pas d'amis en ce monde, c'est pour cette raison que nous nous en procurons en l'autre, et ce, tant que nous le pouvons. Nous avons pris l'habitude, toutes les fois que la recette dépasse un certain chiffre, de puiser dans notre pauvre caisse une petite somme à l'intention des pauvres âmes, afin qu'elles ne nous oublient pas quand nous ne serons plus!"

#### L'amabilité des Saints

MGR. de la Mothe, évêque d'Amiens, si sévère dans sa conduite privée, était d'une gaieté parfaite dans ses moments de récréation.

Une dame lui demandait pourquoi il était si long dans la célébration du saint sacrifice de la Messe. " C'est, lui dit-il, qu'au *Memento* je me souviens de tous vos besoins, et je n'en finis pas."

— Une autre dame, après avoir consulté plusieurs théologiens sur l'emploi du fard, vint lui faire part de ses scrupules : " Les uns me le permettent, les autres me le défendent : que faire ? — Pour moi, dit le spirituel évêque pour moi, qui aime qu'en toute chose on garde un juste milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté."



e brunie,  
me sorte  
e prêtre  
s, et ins  
mais le  
mendier,  
on pour  
données  
es gens,  
— Non,  
tention.  
uis com-  
ré, nous  
oi nous  
s d'amis  
ocurons  
ris l'ha-  
ffire, de  
ion des  
ous ne



L'Eucharistie exaltée par les Saints  
D'après le tableau de Rubens.

onduite  
récré

a célé-  
qu'au  
n finis

ogiens  
" Les  
e ? —  
toute  
e d'un